

Souffle d'âne

par Pierre Léger

éditoria

en forme de conte

C'est l'âne qui reste le dernier. Il les regarde s'éloigner parmi les chardons et les épines des années. Très longtemps il les regarde, dodelinant d'une sorte de nostalgie d'âne.

Ce sont les Rois qui partent en premier. Ils ont tant de choses à faire, tant de guerres, tant de conquêtes, de ruées vers l'horreur ! Ils ont tant de parfums à blanchir, tant de marchés à contrôler, tant d'or et d'encens à répandre, de monuments à ériger ! Ce n'est pas une vie que d'être Rois !

Toutes ces cérémonies ! Toutes ces étoiles filantes à suivre ! Un véritable travail de romains ! D'ailleurs l'enfant avait-il vraiment besoin des présents ? Pourquoi faire des présents ? Il aurait bien voulu être absent, absent encore un peu, absent à vaquer paisiblement par les vagues intra-utérines, à surfer sur les derniers remous des silences antérieurs, l'enfant.

Oui, ce sont les Rois qui partent en premier et disparaissent à l'horizon des jours.

L'âne reste là, en haut des prés, vers la cabane.

Les bergers ont suivi. A cause du prix de la laine.

Les moutons ont suivi les bergers. C'est ainsi les moutons ! Ils vont dans le flux qui les pousse entre l'abolement des chiens et les bâtons des hommes, dans les bergeries, les champs, les camps... D'un seul chant ! Comme une seule pelote, comme un seul essaim, les moutons. On les compte pour s'endormir et puis on les retrouve sous le lit au matin. Ils sont marqués au fer, livrés aux loups, tondus, filés, tissés. L'onde claire même leur est précisément comptée, et tout bellement facturée. Ils vont dans leurs bêlements, les moutons. L'âne reste, l'âne regarde au loin la vallée de la Cure, le Lac des Settons.

Il est là depuis déjà si longtemps ! Il connaît chaque recoin du pré comme sa poche. Il sait, yeux fermés, les différents crus d'herbe : sèche et rèche ici, rugueuse et fibreuse là, moelleuse et parfumée plus loin, avec bonne tenue en bouche, arrière goût de banane et de sous-bois. Chaque printemps lui en offre une cuvée neuve.

Ensuite ce sont eux qui partent.

Lui, « Le José », avec son odeur de sciure, son oeuvre dans l'ombre calme des planches et des copeaux, ses lourdes mains de bois posées sur son front d'âne.

Elle, « Lai Mairie », comme libellule au-dessus des herbes, drapée dans le voile ténu d'une brume matinale. Elle est la danse, le vent, la musique et le silence tout à la fois.

Et puis, lui, « Le Pchyot », le fils, enveloppé dans son rire. Ils partent tous trois et l'enfant longtemps tourne son regard vers l'âne.

L'âne reste au piquet entre les haies. Il ne sait rien faire d'autre que de faire l'âne, l'âne. Même pas se tricoter un bonnet ! Qui pourtant oserait dire qu'il ne sait pas lire dans les étoiles, les nuages, les vols d'oiseaux, le vent qui porte les chants et les odeurs des vivants ?

Le bouf, « le barré », s'en va enfin lui aussi. Il s'en va dans la lenteur de son pas, la lourdeur de son front. Il est la force, la douceur et la résignation tout à la fois. Il va sous le joug des jours et des siècles. A hauteur d'enfant le mufle du bouf est un visage dont les naseaux sont les yeux. Et ses yeux ! C'est qu'il a yeux de biche le bouf ! Qui sait, en le regardant, ce qu'il rumine, ce qu'il pense, des abattoirs, des stabulations libres, des corridas et des vaches folles ?

Et l'âne reste seul.

L'âne reste seul. Il voit passer les siècles à la barrière du pré. A pied, à cheval, en voiture et en canoë kayak ! Il voit passer les barbares de barbarie, les bouchers des boucheries, les galvachers des galvacheries, les maquissards, les allemands, les hollandais, les ministres et tant et tant de paysans, de bûcherons... Il stocke tout sur son disque dur, l'âne ! Il a le dos large, la tête dure et une sorte de placide indifférence. Il voit les chaumiers sur les chaumières, les faucheurs dans leurs andains, les laboureurs sur leurs sillons, les lavandières à leurs engelures... Il voit les sabotiers à leurs sabots, les maréchaux à leurs enclumes, les dentellières à leurs chansons et les musiciens à leurs dentelles. Il voit les grandes noces des pollens, la large paix des soirs d'été, les basculements roux où plongent les oiseaux et - déjà ! - l'hiver, dans ses os, qui vient.

C'est un soir de fin décembre. L'âne a froid. Depuis le temps qu'il dodeline en haut des prés ! Il rentre dans la cabane. L'enfant est là. L'enfant est revenu ! L'âne le reconnaît à ses yeux. A ses yeux seuls car l'ombre qu'il voit est décharnée, déchiquetée, d'une maigreur extrême, d'une faiblesse extrême et pourtant droite comme un Peul en son troupeau, comme une statue de Giacometti.

Ecce filius. Voici l'enfant, le petit d'homme, le petit prince. Il porte, rassemblés dans sa chair et son rire toutes les souffrances et toutes les joies de toutes les enfances.

Ils se regardent un long moment. L'âne s'agenouille au pied de l'enfant.

L'enfant se replie douloureusement vers l'âne et pose très doucement la main sur la tache blanche de son front.

Ils sont ainsi posés et Noël est très précisément le mot qu'il faut pour dire la légèreté de cette main.